

Soudain, partout, toujours

Alice

Avril 2016

Brouillon les 15 et 16

Mise au propre le 17

Relecture le 26

Avant, nous ne pensions même pas que de tels phénomènes étaient possibles. Ça ne nous avait jamais traversé l'esprit. Quand vous vivez autant d'années dans la quiétude et la sérénité, impossible de voir à quoi pourrait ressembler la situation contraire.

Il a fallu nous le montrer ; nous montrer comment on pouvait tout perdre. Ne plus pouvoir communiquer dignement, ne plus pouvoir penser avec précision, ni se concentrer sur la moindre chose ou trouver le repos sans y sombrer pour toujours. Cependant, cette migration d'un mode de vie vers un autre ne s'est pas effectuée du jour au lendemain. J'aurais peut-être préféré qu'elle le fasse – qu'elle *essaye*, tout du moins : les gens se seraient méfiés, se seraient douté de quelque chose. Avec leur réticence naturelle, ils se seraient opposés aux changements, auraient cherché à conserver le peu de confort que nous avons réussi à nous approprier au fil des âges. Mais voilà, quand l'ennemi s'installe lentement au sein de la population, on ne le voit plus que comme une partie d'elle-même, et ce avant même que les intrus aient fini de s'installer. Ensuite, il est bien trop tard pour s'en débarrasser ; tout le monde ou presque protégera les nouveaux venus – à tort ou à raison, selon les cas –, et le peuple aura peur de se séparer de ce nouvel organe, peur du trou béant qu'il pourrait laisser derrière lui. Seule une ablation progressive, aussi lente voire laborieuse que la greffe décrite à l'instant, peut, je pense, venir à bout de pareilles gangrènes.

Il est trop tard, ici, pour cela. Ou trop tôt, peut-être. Mais je ne peux pas me permettre d'attendre d'avantage. Chaque journée de frustration passée aux côtés de toutes ces choses que l'on m'impose est une journée perdue ; ou du moins une journée dont je n'ai pas profité à sa juste valeur. La tête pleine d'espoirs solitaires, je rêve d'un endroit où je pourrais réfléchir, parler, écouter – un endroit où il y aurait *quelque chose* à écouter. Un endroit sans machines.

Tout est parti, d'après ce que l'on raconte, d'un individu dont je déteste écrire le nom ; un individu qui, comme nous tous dans nos plus mauvais jours, se sentait trop fatigué pour abattre telle ou telle tâche qu'il considérait comme indigne de ses capacités et de son temps. Bricoleur invétéré, il a entrepris d'investir un peu de ce temps si précieux – plusieurs longs jours, en fin de compte, raconte-ton – pour faciliter cette tâche qui, je suppose, attendait toujours, grandissante. De ces réflexions émergea la première de toutes les machines de notre civilisation. Oh, c'est

un terme que nous utilisions déjà, mais pour de vulgaires moyens de transmission de la force physique, avec quelques leviers et roues. Ici, il s'agissait de faire naître la force d'une substance inerte n'ayant de prime abord pas la moindre once d'énergie en elle. Et pourtant, le fait était indéniable, prêt à être présenté au monde entier : la matière, soumise à des conditions bien particulières, faisait se mouvoir rouages, courroies et poulies, à grands renforts de cris, de grincements et de fumée.

Sous l'effet de ce que nous ne pouvions alors nous empêcher de voir comme de la magie, ces composants de bois et de métal qui nous étaient pourtant bien familiers prirent une toute autre signification. Ils étaient en passe de devenir des extensions de nous-mêmes : des bras, jambes et cerveaux aptes à travailler ; des extensions de notre peuple à peine nourries et pourtant d'une productivité à nulle égale.

Dès lors, tout s'accéléra. Les machines se multipliaient entre nos mains trop fécondes, attelées aux tâches les plus complexes, les plus répétitives ou les plus sordides. Mais nous n'en avions jamais assez, et bientôt nous leur confiâmes jusqu'aux petits détails si importants de notre vie : la préparation de nos repas, et l'éveil qu'on réservait autrefois à l'astre solaire. . . Parfois, la fonctionnalité d'une machine s'égarait si loin de nos esprits que nul n'est plus capable d'expliquer qui fait quoi, *quoi* fait quoi. Déléguer à l'inerte est devenu une sorte d'obligation tacite, et celui qui refuse de s'y plier s'expose à des regards étranges que seules leurs cibles remarquent encore. On méprise sans véritablement s'en rendre compte, et sans rendre de comptes. Ainsi, les pieds dans la terre encore fertile de mon jardin, si je relève la tête, ce n'est plus le visage de mon voisin de longue date que je vois, mais ses innombrables servants mécaniques, caquetant et fumants entre ses sillons tristes et dépourvus d'essence humaine.

S'il n'y avait que le paysage, les couleurs et la compagnie qui étaient atteints par cette « révolution », je pourrais passer outre, faire comme si je ne me rendais compte de rien, ou ne plus lever la tête du tout pour me forcer à oublier. Qui sait ? je pourrais même me rallier à la cause de tous ces gens qui ont succombé à l'appel du progrès.

S'il n'y avait que ça.

Mais c'en est loin. Il y a une autre composante que nul ne peut ignorer. Je pense que même eux – mon voisin, le maire, l'inventeur des origines – n'ignorent rien de tout cela, qu'ils sont presque autant gênés que moi. Non, la vraie et importante différence est à chercher ailleurs : ils sont gênés, mais considèrent cela – considèrent un peu tout et n'importe quoi – comme un mal nécessaire, comme le martyr de quiconque veut s'élever. Ils se sentent trop fatigués pour contourner l'arbre et voir s'il ne cache pas une foule de solutions alternatives qui ne présenteraient pas de tels désagréments. Pourquoi partir vers l'inconnu, en effet, pourrait-on se dire si l'on ne prend pas le temps de considérer tout et toute chose ? L'inconnu, par définition, personne ne nous l'a décrit ; personne *ne le peut*. Qu'est-ce qui nous dit que tout n'est pas pire ailleurs ?

Eh bien, moi, je le dis : les choses ne peuvent être pire ailleurs, car ce que nous nous imposons ici est si absurde et oppressant que je me trouve toujours, malgré mes essais répétés, dans l'incapacité d'imaginer plus insupportable et plus frustrant.

De toute manière, j'aurais bientôt la réponse. J'espère. J'aurai le dernier mot, même si je n'ai plus personne à qui le confier.

Car j'en ai eu assez ; j'en ai assez depuis bien longtemps, en réalité, mais il me manquait ce déclic appelé courage, qui achève d'écraser les doutes et les inquiétudes futiles. J'en ai eu assez, j'ai rassemblé mes pensées, et je suis parti. Avec des bagages bien maigre mais suffisants, j'ai laissé ma maison vide de tout être humain, et j'ai abandonné ce village que je ne reconnaissais plus, avec ces citoyens terrés chez eux pendant que des machines – les seuls qui me virent m'en aller – les écrasaient par le nombre et l'activité.

Je ne suis parti qu'hier, mais déjà je réalise que les choses sont un peu plus complexes que je les avais imaginées. N'osant traverser les villages voisins de peur d'être confronté à un spectacle en tout point identique à celui que l'on donne – que l'on *impose* – dans le mien depuis des années, je m'en tiens à l'écart, perdu sur des chemins oubliés de tous. De sourdes et irrégulières clameurs s'élèvent de ces nids de population, comme pour me donner raison. Je n'avais jamais osé y songer plus que ça, mais aujourd'hui la vérité m'apparaît clairement et me semble tout à fait logique, et je maudis ma naïveté : l'usage de toutes ces machines, et peut-être même de plus encore, s'est propagé à la région toute entière, et, partout, leur miasme auditif emplissait l'atmosphère et nos crânes. Il me faudra aller encore plus loin si je veux redécouvrir ce qu'est le silence. À vrai dire, je commence à craindre d'être incapable de *le reconnaître* quand je l'« entendrai », tant cette notion de l'absence de bruits s'est noyée dans des archives dont notre peuple se désintéresse.

Ainsi, je marche, je marche ; le regard perdu vers l'horizon, guettant l'arrivée des hameaux, et tendant l'oreille à chacune de ces apparitions. Mais rien n'y fait : ces sons mécaniques qui ont envahi notre vie presque du jour au lendemain, qui nous ont appris à nos dépens ce qu'était le véritable bruit, appris que le volume sonore des choses pouvait dépasser celui du vent dans les arbres ou de la meule du meunier, ces sons ont réussi à s'imposer comme la normalité. Les gens font avec, comme on reprendrait le travail avec un moignon vaguement cicatrisé dont les sensations désagréables ne s'éveillent que lorsque quelqu'un a l'impertinence – ou la curiosité – d'aborder le sujet. Soudain, le bruit s'est installé. Partout, il fuse en tout sens et se répand, faisant vibrer l'air qui est sa nature profonde, en ne reconnaissant guère de limites, car nous ne prenons pas la peine de lui en imposer. Toujours, en toute occasion, martèlements, grincements et couinements nous assaillent sans vraiment prévenir. Et moi, moi qui n'en peux plus, moi qui ne demande qu'à rencontrer de l'air ne vibrant pas plus que la raison ne l'autoriserait, je suis bien parti pour marcher sans fin, marcher jusqu'à l'épuisement. Mais au moins, j'aurais fait un choix, ne serait-ce qu'une fois dans ma vie.

Sorte de postface

Quand j'ai commencé à passer beaucoup de temps dans une grande ville à cause de mes études, je me suis assez vite dit « Putain, c'est bruyant, quand même » : il y avait souvent des travaux un peu partout, et le périphérique, au loin, produisait

un grondement incessant. ? Récemment, j'ai déménagé, et j'ai découvert le niveau supérieur de tout cela. La semaine dernière, des gens refaisaient le bitume de ma rue sans raison apparente. Résultat : deux jours de suite, le midi, je suis rentré à l'appartement dans l'espoir de me reposer, de pouvoir me détendre et penser à autre chose qu'au travail, et je me suis retrouvé dans un immeuble qui, par moments, tremblait *littéralement*, en subissant un bruit à la hauteur du phénomène. Quant au trajet entre l'appartement et mon travail, il se déroule généralement au gré des marteaux piqueurs et des avertissements ô combien sonores des portes de tramways. Tout n'est plus qu'actions bruyantes et avertissements bruyants pour des dangers plus ou moins réels, et ces sons se propagent aisément, si bien que les moindre travaux peuvent empoisonner l'existence de plusieurs pâtés de maisons, et ce bien souvent dès des heures très matinales. je pense que pas mal de citadins *ne savent pas* ce qu'est le silence, de la même manière que certains n'ont jamais vu une vache ou appellent « bosquet » le moindre parterre de plantes. Nous avons fait pas mal de concessions irréfléchies, toujours en croyant améliorer notre confort , et nous allons arriver à saturation sur bien des plans. Moi, j'en ai déjà marre, et j'ai voulu prendre le week-end pour figer cette idée, ces pensées que j'ai eues cette semaine et qui risquent de me suivre encore quelques années, j'en ai bien peur.

Je ne voulais pas pondre un truc super cliché sur « la technologie c'est nul », je voulais juste extrapoler sur le fait assez étonnant que, fut un temps, il n'y avait presque aucun moyen de produire de grands bruits : c'était physiquement quasiment impossible (je pense). J'ai donc reproduit une sorte d'évolution accélérée dans un contexte un peu flou (comme à mon habitude, hélas). J'ai pondu ce texte sans grande ambition, et je voulais avant tout vaincre cette flemme que j'ai parfois d'écrire : je me trouve parfois dans un état d'esprit où j'ai très envie de fixer une pensée, et si je laisse cet état se dissiper, la pensée peut se perdre à tout jamais, et ça m'embête un peu, surtout quand je n'ai pas de bonne raison de ne rien écrire. Donc voilà.

Alice